F A C S. 1390 A.
Case Frc 22326

L. S. Mercier

CHARLES II,

ROI D'ANGLETERRE,

EN CERTAIN LIEU,

COMÉDIE TRÈS-MORALE,

EN CINQ ACTES TRÈS-COURTS.

THE NEWBERRY
LIBRARY

CHARLES II,

ROI D'ANGLETERRE,

EN CERTAIN LIEU,

COMÉDIE TRÈS-MORALE,

EN CINQ ACTES TRÈS-COURTS,

DÉDIÉE AUX JEUNES PRINCES;

Et qui ſera repréſentée, dit-on, pour la récréation des Etats Généraux.

Par un Disciple de Pythagore.

Panem & circenſes.

A VENISE.

1789.

AVANT-PROPOS.

Nos poëtes tragiques ſont de terribles gens ; ils ne mettent les rois ſur la ſcene que pour les poignarder, les empoiſonner, ou les découronner tout au moins. Nos poëtes comiques ſont plus doux. Quand ils font monter les rois ſur le théâtre, ce n'eſt pas pour les tuer, c'eſt pour peindre un acte intéreſſant ou familier de leur vie privée. Ainſi nous avons vu *notre Henri IV*, & dernierement *Frédéric le grand* (1), figurer ſur la ſcene françoiſe, & y paroître des hommes très-aimables.

(1) Dans la comédie *des deux Pages*, piece germanique, franciſée & lardée de quelques airs de de Zede. Frédéric le grand ne s'y attendoit guere ; mon Charles II en ſeroit moins ſurpris.

Que d'autres viennent nous offrir Charles premier paſſant du trône ſur l'échafaud, & payant de ſa tête ſes perfidies envers ſa nation; nous, nous avons mieux aimé préſenter ſon fils *Charles II* en robe de chambre & en bonnet de nuit. C'eſt donc ici le portrait d'un roi en *déshabillé*, &, pour le coup, ſans gardes; de ſorte qu'il a été impoſſible à l'auteur de placer une ſeule fois dans ſa piece : *Holà! gardes, à moi?*

Quel mauvais genre, dira-t-on, qu'une piece de théâtre où il ne ſe trouve pas *un capitaine des gardes!* Quel oubli des principes de nos grands maîtres! quel ravalement de l'art! nous en conviendrons de bonne foi. Mais un roi eſt homme comme un autre, & il n'eſt ſouvent heureux qu'en ſe faiſant homme le

plus qu'il peut, c'eſt-à-dire en cachant ſoigneuſement ſa vie intérieure.

On demandera peut-être enſuite quelle eſt la *morale* de cet ouvrage. Nouvel embarras pour répondre ; mais cependant ne vaut-il pas mieux avouer tout de ſuite avec un ſage : *Qu'il n'y a point ſous le ſoleil d'établiſſement humain qui ſoit capable d'engendrer la perfection morale, tant que les hommes ſont hommes.*

Cependant ne déſeſpérons point de prouver un peu la moralité de cette comédie. Eſſayons & prenons un ton grave. L'hiſtoire révélera un jour tout ce qu'auront fait les princes, dira ce qu'il y a aujourd'hui de plus caché. Elle n'a pas manqué de nous inſtruire du libertinage de *Charles II*, de ſa vie diſ-

solue, qui le rendit méprisable.

Ainsi, les petites scenes de débauche des princes vivans, si elles ne sont pas réparées, seront un jour burinées par l'histoire. Mais voyez en même-temps l'enchaînement des choses ! Si Charles II n'eût pas aimé les filles, il n'auroit pas vendu Dunkerque à la France. Telle est la cause d'un grand événement, & d'un événement fortuné pour nous autres françois. Je ne doute pas qu'un politique n'y réfléchisse mûrement ; car les catins tiennent plus qu'on ne le pense aux grandes & modernes révolutions des états.

Voilà, je crois, lecteur, de la politique & de la morale bien fondues ensemble dans cette comédie, sans compter le spectacle d'un roi qui, ayant perdu sa *bourse* qu'on

lui a *volée*, eſt à la merci d'une matrone. Qu'eſt-ce qu'un roi ſans bourſe, & dans un pareil lieu ? La matrone intéreſſée lui dit des injures, l'enferme ſous clef, & veut le faire jeûner au pain & à l'eau. Nous renvoyons ici le lecteur aux réflexions que fait Charles II quand il ne trouve plus ſa *bourſe*, & qu'il eſt dans l'impoſſibilité de payer les viles créatures dont il eſt environné. Toutes alors font tapage contre lui; c'eſt le bon jouaillier qui lui ſert de caution, & qui le tire d'affaires.

Ajoutons qu'au milieu de tant de brochures ſérieuſes & d'un ton ſévere, on ne ſera peut-être pas fâché d'en lire une enfin d'un ſtyle tout différent, mais qui, à l'examen, regagnera peut-être ce qu'elle auroit pu perdre au premier coup-d'œil. Il ne faut pas que le françois

ſoit trop long-temps ſérieux, cela ne ſeroit pas *bon.* Le rire chez lui doit ſe mêler aux choſes les plus graves. Voilà pourquoi l'on ſe propoſe d'égayer les états généraux au milieu de leurs travaux patriotiques, par la repréſention d'une comédie propre à les délaſſer de leurs fatigues, peut-être auſſi longues qu'honorables. Or, pour que les états généraux ſoient parfaits dans leur compoſition, il faut, ſelon nous, qu'ils reſſemblent à un grand *bal maſqué*, c'eſt-à-dire, que chacun y porte un *domino*, après avoir laiſſé *à la porte* ſon habit & même ſa phyſionomie pour prendre uniquement *celle* d'un françois. Le député ne doit plus être *tel* ou *tel* perſonnage, mais un *citoyen.* L'habit long, l'habit court, les croix, les cordons, mitres, caſques, &c. que

tout cela difparoiffe fous le *domino*, tandis que la voix libre du patriotifme errera feule parmi l'égalité des individus autorifés à tout fe dire! Le bal de l'Opéra doit donc être à la lettre le *modele* des états généraux, parce que toutes les conditions y font confondues, & qu'on n'y porte ni *canne* ni *épée*...... Mais ne voilà-t-il pas encore un afpect politico-moral qui s'ouvre à notre penfée? Finiffons, car fans cela nous pourrions véritablement rifquer de devenir profonds.

PERSONNAGES.

CHARLES II, roi d'Angleterre.
Le duc DE ROCHESTER.
Le LORD CHANCELIER d'Angleterre.
La ducheſſe DE PORTSMOUTH.
SARA HARDINGS.
BETTY MALKINGS.
JUDITH.
CAROLINE.
CLARY.
ROSE.
AMARANTHE.
TROUPE DE FILLES.
UN JOUAILLIER.

La ſcene eſt à Londres.

CHARLES

CHARLES II,

ROI D'ANGLETERRE,

EN CERTAIN LIEU,

COMÉDIE EN CINQ ACTES, EN PROSE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

(La ſcene eſt chez le Roi).

La ducheſſe DE PORTSMOUTH & ROCHESTER.

LA DUCHESSE.

EN vérité, Rocheſter, il ne tiendroit qu'à vous d'avoir en moi une véritable amie ; ce ſeroit de retirer enfin le roi des écarts de ſa conduite, écarts blâmables &

que rien n'excuſe : cela dépendroit de vous....

ROCHESTER.

Il dépend de moi, belle ducheſſe, de... Vous plaiſantez : moi, réformateur.... Ah !

LA DUCHESSE.

De vous ſeul, je le répete, parce que le roi vous aime.

ROCHESTER.

S'il ne faut qu'être ami du roi, eh ! qui qui peut mieux y réuſſir que la belle dame qui poſſede ſon cœur ſans partage, & qui mérite ſi bien de le poſſéder.

LA DUCHESSE.

Milord ! vous êtes complimenteur ; mais pour faire revenir le roi de ſes écarts....

ROCHESTER.

De ceux que vous lui reprochez.... J'entends.

LA DUCHESSE.

Il ne faut pas être avec lui dans une certaine relation .... Il faut...

ROCHESTER.

Que ce ſoit un homme, voulez-vous dire.

LA DUCHESSE.

Vous m'épargnez la peine .... & un homme du premier rang comme vous, milord, dont l'eſprit eſt autant au-deſſus du commun, que vous l'êtes par votre naiſſance ....

ROCHESTER.

Vraiment c'eſt mademoiſelle de Kéroual (1) qui me parle ainſi, & non la

(1) La ducheſſe de Portſmouth étoit françoiſe, d'une noble famille bretonne : elle ſe nommoit mademoiſelle de Kéroual.

Le duc de Rocheſter, écrivain fameux en Angleterre, poëte ſatyrique, & adroit courtiſan.

duchesse de Portsmouth, faite pourcommander.

LA DUCHESSE.

Ou plutôt le comte de Rochester feint ici de se méconnoître : bref, vous êtes l'ami du roi, de plus homme de lettres, éloquent ; vous avez l'art, ou plutôt le don de dire la vérité, & des vérités fortes, tout en badinant. Vous avez été jusqu'ici le compagnon de ses plaisirs, & vous savez quel est son goût, goût qui m'offense, & qui pourroit nuire à sa gloire. Je vous réponds que vous êtes le seul homme au monde qui réunissiez tout ce qu'il faut pour faire au roi des représentations qui soient écoutées.

ROCHESTER.

Miladi oublie encore la meilleure conséquence de tout cela.

LA DUCHESSE.

Laquelle ?

ROCHESTER.

Que je ſuis accoutumé à être de temps en temps exilé de la cour, & . . .

LA DUCHESSE.

Railleur ! au moins je vous réponds que cette fois-ci l'exil ne ſera pas long.

ROCHESTER, *faiſant une révérence d'un air ironique.*

Oh ! j'en ſuis convaincu : rien de plus fidele que la mémoire d'une femme en crédit, en faveur d'un exilé.

LA DUCHESSE.

Sérieuſement, promettez-moi d'entreprendre la commiſſion dont je vais vous charger. Je ſais que chez vous le plan & l'exécution s'enchaînent.

ROCHESTER.

En vérité, votre grâce me fait rougir par les éloges qu'elle me prodigue.

LA DUCHESSE, *riant.*

Rougir ! ah ! vous n'avez pas le moyen d'être modeſte ; mais vous éludez en vain. Voulez-vous entreprendre la converſion du roi ?

ROCHESTER.

Puis-je à préſent m'y refuſer ? Mais je ſuis véritablement embarraſſé. S'il ne s'agiſſoit que de donner au roi des leçons d'inconſtance, j'y ſuis un peu habile ; mais d'un inconſtant faire un amant fidele, défaire ce qui eſt déjà fait, voilà la difficulté.

LA DUCHESSE.

Et voilà pourquoi la choſe étant difficile, je m'adreſſe à vous ſeul. Il n'eſt pas queſtion ici d'une jalouſie puérile ; je veux dérober aux hiſtoriens futurs des traits déſavantageux à la mémoire d'un monarque ; car que celui de la Grande-Bretagne s'abaiſſe à courir après ces beautés vénales, que ſon dernier ſujet obtiendra après

ou avant lui pour une guinée ; qu'il paſſe des nuits à table avec ces odieuſes créatures dans des maiſons ſuſpectes, oubliant ſon rang, cela n'eſt pas pardonnable. Dites-moi : comment a-t-on un tel goût ?

ROCHESTER.

Oh ! il eſt des goûts qui écartent mieux l'ennui que ne le fait le ſuperbe revenu des grandes ou belles paſſions. Folie, ſageſſe, ne ſont qu'un même mot ; l'erreur eſt d'être malheureux. Le roi, dites-vous, eſt inconſtant ? pas plus que le plaiſir. Un amateur de tableaux penche tantôt pour tel ou tel peintre, mais c'eſt toujours la peinture qu'il adore.

LA DUCHESSE.

Taiſez-vous, pervers.... votre extravagance...

ROCHESTER.

Ah, madame ! ſi vous ſaviez ce que vaut l'éclair d'une folie, quel eſt le ſu-

blime d'un bon mot, & tout ce qu'annonce de profond un éclat de rire....

LA DUCHESSE.

Paix ! la gloire d'un roi n'eſt pas celle d'un particulier ; j'aime trop Charles pour ne pas le ſauver d'une renommée outrageante, Je vous conjure & je vous ſupplie de le retirer de là. Je le ſouhaite & je vous en prie.... Qu'avez-vous donc à réfléchir ?

ROCHESTER.

Je cherche un moyen.... Bon ! m'y voilà. Il en coûtera une centaine de guinées, tant pour la nymphe dont je récompenſerai l'adreſſe & la malignité, que pour monſieur le Noble.

LA DUCHESSE.

Monſieur le Noble ! qu'eſt-il ?

ROCHESTER.

C'eſt un françois, comme le nom l'in-

dique, mon valet-de-chambre, & une tête! mais une tête!... C'eſt par ma foi une honte pour nous autres anglois, que ces étrangers-là connoiſſent mieux que nous l'intérieur du pays. Je crois que dans tout Londres il n'y a point un viſage féminin qu'il ne connoiſſe, & de la vertu duquel il ne puiſſe offrir au plus juſte le tarif.

LA DUCHESSE.

Comme ce talent vous extaſie! mais qu'avons-nous affaire de ce perſonnage?

ROCHESTER.

Je vous demande pardon, miladi! car s'il faut faire perdre au roi une mauvaiſe habitude, ſon miniſtere nous eſt néceſſaire, indiſpenſable.

LA DUCHESSE.

Il faudroit plutôt l'éloigner, je penſe.

ROCHESTER.

Non!

LA DUCHESSE.

Je ne comprends pas.

ROCHESTER.

Sa majeſté doit, & le plutôt poſſible, paſſer une nuit dans une maiſon de filles...

LA DUCHESSE.

Milord ! ſi c'eſt un badinage, je vous avertis qu'il me déplaît fort. Je vous ai prié de m'aider à ramener le roi ; vous le devez en ſujet fidele, & je vois que votre intention eſt encore de le rendre pire.

ROCHESTER.

Non, madame : ce que je vous dis eſt abſolument néceſſaire ; c'eſt là-deſſus que repoſent toutes mes batteries. J'oſerai compter enſuite ſur vos bontés, car j'eſpere que vous m'obtiendrez grace pour le tour que je vais jouer au roi. (*Il ſort*).

SCENE II.

LA DUCHESSE, *seule.*

Parle-t-il vrai, ou m'auroit-il persifflée ? Ah, comte ! si ton cœur valoit ta tête, que tu serois aimable ! je te préférerois au roi lui-même ; mais tu serois trop dangereux pour celle qui se confieroit à toi.

SCENE III.

CHARLES II, LE CHANCELIER, ROCHESTER.

CHARLES II.

Milord chancelier, je vous remercie de la peine que vous avez prise en me faisant ce long détail : l'affaire est importante ; j'y réfléchirai, & je vous ferai

appeller. (*Le chancelier s'incline & s'éloigne*). Milord Rochester ! demeurez : j'ai deux mots à vous dire.

LE CHANCELIER, *à part, & s'éloignant.*

Rien ne se terminera ; il ne retient auprès de lui que ceux qui lui sont inutiles.... Jamais on ne pourra fixer ce caractere trop flexible : le dégoût des affaires est inné en lui.

SCENE IV.

CHARLES II, ROCHESTER.

CHARLES II.

CE que vous me dîtes hier, Rochester ; d'une *Betti* Malkings est-il bien vrai ?

ROCHESTER.

Très-vrai, sire : c'est l'effet le plus rare qui circule dans le négoce amoureux.

CHARLES II.

Encore jeune & fraîche ?

ROCHESTER.

Oui, raviſſante, fleur de ſanté, tréſor d'agrémens, charmes délicats & mûrs pour les voluptés.... Elle n'a appartenu juſqu'ici qu'à l'évêque de Mancheſter.

CHARLES II.

C'eſt donc un bien de l'égliſe ? s'en emparer !... mais ce vol ne ſeroit-il pas un ſacrilege ?

ROCHESTER.

Non, il faut ſavoir que ſa grandeur eſt morte depuis deux jours, & laiſſe cette pauvre fille ſans protection.

CHARLES II.

Ah! quel oubli! le défunt a mal fait de la laiſſer ainſi : c'eſt bien peu charitable.

ROCHESTER.

La mort a plus de tort encore de l'a-

voir enlevé à ſoixante trois ans. Eh! qui ſonge, à cet âge, à faire un teſtament? ſur-tout un homme accoutumé à lire dans la bible que les patriarches vivoient pluſieurs ſiecles.

CHARLES II.

Il liſoit la bible véritablement! un évêque! oh! ce doit être une lecture fâcheuſe pour ces meſſieurs, pour peu qu'ils réfléchiſſent ſur la prodigieuſe différence de leurs mœurs à celles... Mais voilà donc qui eſt convenu; à dix heures & demie tenez-vous prêt, Rocheſter; je ne reſterai pas long-temps à table; je ne vous inviterai pas au jeu, & ſous prétexte d'un mal de tête, je me retirerai de bonne heure: puis à onze heures précifes, je ſerai à la petite porte que vous connoiſſez bien, dans un habit brun tout ſimple; à deux pas ſera un carroſſe de louage. Vous ſavez le reſte.

ROCHESTER.

Oui, ſire; cela ſuffit. (*à part*). J'ai

étudié la cour en bâillant, la ville en grondant, les amis en pleurant, les livres en méprisant... Ah! le bon serment que j'ai fait de ne plus écouter la raison. La vraie sagesse consiste à nous faire oublier toutes les choses étrangeres au plaisir.

SCENE V.

CHARLES II, *seul.*

ROYAUTÉ, hommages, respects, tout cela est bon pour le matin; mais le soir, le vuide des grandeurs se fait sentir, quand il n'est pas rempli par les plaisirs... L'élévation & la représentation seroient la chose la plus triste de ce monde sans les amusemens qui aident à la supporter. La vie privée nous console seule de la vie publique.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

(*La ſcene eſt dans une maiſon de filles*).

CHARLES II, BETTY.

CHARLES II, *aſſis auprès de Betty, les bras autour d'elle.*

CETTE taille eſt admirable... leſte & légere.

BETTY.

Vous la flattez.

CHARLES II.

Non. Il eſt une ſorte de confiance qui ſied aux belles ſtatures : au reſte tu n'es que dépoſitaire de tes charmes ; ils nous appartiennent, à nous, faits pour les apprécier. Je veux étudier cette tête aimable,

&

& toutes les parties que ce vêtement léger mais encore importun, m'empêche de contempler de plus près.

BETTY.

On ne veut voir en nous que notre figure : on ne penſe pas qu'il y ait d'autre mérite à chercher dans une fille ; & quand nous réuniſſons à nos agrémens un eſprit un peu élevé, il eſt preſque perdu pour nous.

CHARLES II.

Ce que vous dites là eſt à la honte des hommes ; mais moi, je ſais diſtinguer l'eſprit dans une figure auſſi charmante que la vôtre ; je ne le dédaignerai point.

BETTY.

Eh bien ! cauſons un inſtant.

CHARLES II.

Soit.... Dis-moi, avons-nous quelque attachement dans ce cœur qui palpite ?

BETTY.

Rien de plus funeste à notre profession qu'un attachement, quel qu'il soit.

CHARLES II.

Quoi ! ce cœur est dans un parfait équilibre ? Ne sent-il rien (je ne dis pas qui l'entraîne), mais qui l'incline un peu pour quelqu'un ?... Là ; personne.... en conscience ?

BETTY.

Il suffit d'aimer pour trouver des ingrats. J'ai aimé ; je ne veux plus de ce sentiment depuis que suis humiliée....

CHARLES II.

Va ! un sexe est l'excuse de l'autre... ici point de coupable... Mais parmi le nombre de tes adorateurs, il s'en trouve enfin d'aimables jusqu'à un certain point.

BETTY.

Bien rare. Quand je regarde la plupart

des hommes, l'or qu'ils m'offrent ſe change en plomb.

CHARLES II.

Mais quelquefois le plomb d'un beau jeune homme apparemment ſe change en or.

BETTY.

Preſtige qui fuit ! Si vous ſaviez ce qu'il nous en coûte pour attraper le talent d'être amuſante & toujours nouvelle ! il faut dès le matin faire notre toilette, & travailler à notre parure : ma maîtreſſe eſt quelquefois plus de deux heures à placer une petite branche de myrthe dans mes cheveux, & après tout cela, je frémis quelquefois de rencontrer pour toutes mes peines & avances . . . . un monſtre . . . Oh ! quand il faut déguiſer ſa répugnance . . .

CHARLES II.

Soit. Mais quand on ſe croit le plus à l'abri des coups de l'amour, il nous garde un dernier trait contre lequel

on ſe trouve ſans défenſe. Tu en conviendras : les plaiſirs faciles ont leur prix.

BETTY.

D'accord.

CHARLES II.

Ici point d'hypocriſie ; il eſt ſi doux d'être ce que l'on eſt en effet. L'amour n'eſt qu'un badinage voluptueux : heureux lorſqu'il eſt léger ! il jouit & s'envole : quand l'amour eſt à nos ordres, on n'eſt plus ſon eſclave.

BETTY.

Je n'ai aucun intérêt à me déguiſer ; je ne trouve rien de plus humiliant qu'un amour mercenaire. Je ſais qu'ici l'inconſtance eſt ſans ingratitude & ſans perfidie ; qu'elle ne doit choquer perſonne. J'avouerai que ſi l'amour n'aſſaiſonne pas nos plaiſirs, nous ſommes bien dédommagées de la vivacité qui leur manque, par le calme heureux de nos ſens. Je ris quelquefois

en ſongeant avec quelle facilité nous accordons ce que d'autres femmes n'accordent qu'après de politiques longueurs pour donner à la dignité du ſacrifice qu'elles ſurfont, un prix exorbitant, & pour faire arracher les faveurs qu'elles brûlent d'accorder. Je me tranſporte enſuite en imagination dans la retraite de ces filles renfermées, qui ne ſe permettent pas dans toute leur vie une heure de notre genre de vie .... Eh! comment ſe fait-il après cela que je ne ſois pas tout-à-fait exempte des foibleſſes qu'ont les femmes qui célebrent l'amour pour lui-même?

CHARLES II, *l'embraſſant.*

Ton imagination eſt riante... te voir & brûler pour toi, ont été l'ouvrage du même inſtant; mais ce jour m'eſt trop précieux pour en perdre une ſeule minute. Viens, je ſuis profeſſeur de gaieté.

BETTY.

Oh! oh! un philoſophe gai n'eſt pas

une espece commune ; la rencontre est rare ; & je la chéris.

CHARLES II.

De plus, je suis sculpteur ; je trouve un bloc du plus beau marbre : que dis-je ? ma statue est toute faite, car voici un modele charmant ; mais il faut que je l'anime . . . . J'entends quelque bruit.

BETTY.

C'est ma compagne & votre compagnon, je pense.

SCENE II.

CHARLES II, BETTY, ROCHESTER.

(*Rochester entre, tenant Judith par la main*).

JUDITH.

Nous ne venons pas mal-à-propos.

ROCHESTER.

J'espere que non : mon camarade a trop d'esprit pour ne pas savoir que trop de précipitation nuit à la volupté.

JUDITH.

Monsieur a raison. La nature reprend si vîte le plaisir qu'elle nous donne !

ROCHESTER, *lui caressant le menton.*

Oses-tu bien te plaindre de la nature, toi ? (*à Charles II*). Eh bien, camarade ! comment trouvez-vous cette charmante créature ? Y a-t-il dans le palais du roi un plus beau marbre ? il ne faut plus que la vivifier.

CHARLES II, *souriant, & montrant un lustre où il y a des bougies.*

Ce lustre n'éclaire-t-il pas, & suis-je aveugle ?

ROCHESTER.

Je voudrois ſavoir ſi vous la trouvez au-deſſus ou au-deſſous de la peinture que je vous en ai faite.

CHARLES II.

Si fort au-deſſus, que je n'ai point de termes pour exprimer mon raviſſement.

BETTY.

Si je ne connoiſſois pas au langage que monſieur eſt mon compatriote, je le prendrois pour un françois.

ROCHESTER.

Et pourquoi donc, malicieuſe?

BETTY.

A cauſe de l'exagération qu'il y a dans ſes éloges. Je gage qu'il a été long-temps dans ce pays-là, où l'on ſait ſi bien flatter.

CHARLES II, *riant*

En vérité, charmante fille, tu gagnerois la gageure. (*Regardant Rochester*). Oui, j'y ai été long-temps, & plus que je n'aurois voulu, n'eſt-il pas vrai, monſieur ?

ROCHESTER.

Aſſurément, camarade !

BETTY.

Et pourquoi ne vous y plaiſiez-vous pas ? C'eſt le pays de la galanterie.

CHARLES II.

Parce qu'il n'y a point là de créature qui te reſſemble : ce n'eſt que fard & apprêts. Les couleurs fraîches de la ſanté n'appartiennent qu'à notre vieille Angleterre.

ROCHESTER.

Ainſi que le punch, qui ranime, reſ-

taure, vivifie. En vérité, mesdemoiselles, il n'est pas décent qu'il faille qu'un autre rappelle ici l'idée de cette boisson.

JUDITH.

Si elle sert quelquefois l'amour, elle est le plus souvent son ennemi le plus déclaré. (*Rochester sort, & fait signe à Betty de le suivre*).

CHARLES II, *à Judith.*

Voilà bien un grossier buveur; aller penser au punch en présence & en voisinage de plus vives voluptés.

JUDITH.

Il se connoît sans doute; puis il vient peut-être ici pour les amusemens de la table, car pour satisfaire tous les goûts, ils ne sont point séparés.

CHARLES II, *à Betty qui s'éloigne.*

Où allez-vous donc, cruelle? Vous m'abandonnez.

BETTY.

Je vous laiſſe en bonne compagnie ; & je reviens à l'inſtant.

CHARLES II.

Mais, s'il eſt poſſible, dans un déshabillé plus léger ; la nature t'a fait trop belle, pour que tu charges ces formes raviſſantes de quelques ornemens, & tu ne riſques rien, toi, je te le jure, de te rapprocher de ſa touchante nudité.

BETTY.

Comme je l'ai dit, monſieur eſt à demi françois, (*elle ſort*).

SCENE III.

CHARLES II, JUDITH.

(*Judith s'assied, Charles jette ses bras autour d'elle*).

JUDITH.

Ne me serrez pas tant, monsieur; vous quitterez bientôt cette attitude, quand la mignone Betty reviendra.

CHARLES II.

Mais n'es-tu pas la sœur de Betty? je te trouve aussi charmante qu'elle.

JUDITH.

Oh! je vois dans vos yeux que non! Betty l'emporte sur moi.

CHARLES II.

Quelles sont tes compagnes?

JUDITH.

Des filles comme moi ; mais nous ſommes de la plus grande réſerve enſemble, parce que nous nous conſidérons comme rivales.

CHARLES II.

Te ſouviens-tu de celui à qui tu accordas les prémices de ta beauté.

JUDITH.

J'ai payé d'un parfait oubli l'inſtrument de cette connoiſſance ; mais les plaiſirs dont je fis l'eſſai, furent un vif aiguillon pour tous ceux qui vinrent s'offrir enſuite.

CHARLES II.

Eh! dis-moi? quel eſt l'inſtant le plus délicieux, ou celui qui vous fait goûter pour la premiere fois le plaiſir, ou celui qui, dans l'habitude du plaiſir, vous unit au premier objet qui vous a véritablement touché.

JUDITH.

Tenez, monſieur, on prend pour amour ce qui n'eſt que le beſoin d'aimer; je ſuis parvenue à n'aimer plus rien; & faut-il vous le dire? les hommes ſont nos dupes; ils nous regardent comme les vils objets de leur paſſe-temps, & ne voient pas qu'ils ſont eux-mêmes les miniſtres de nos beſoins ou de nos plaiſirs. Plus je me ſuis détachée des hommes, plus j'ai pris de goût pour mon métier; mais je ne leur abandonne ſouvent qu'une ſtatue, & tandis qu'enflammés par leurs propres deſirs, ils ſe conſument ſur des appas inſenſibles, ma tranquille froideur jouit à loiſir de toute leur ſenſibilité.

CHARLES II.

Ta franchiſe eſt extrême.

JUDITH.

Peut-être un peu dure, mais puiſqu'il me faut careſſer le plus ſouvent une figure

abjecte qui me déplait, voir tous les ridicules & tous les travers d'une foule d'hommes opulens & grossiers, sans goût, sans desir, & qui se croient en droit de nous humilier; puisque j'ai à combattre l'insolence qu'inspirent la débauche & le vin, je m'en venge en disant aux hommes toutes leurs vérités.

CHARLES II.

Je vois bien que tu t'appelles Judith.

JUDITH, *en faisant un geste.*

Oui, qui coupa la tête à un tyran; j'aime à voir leur tête à bas, mais cela est trop rare.... Tu changes de visage; tu n'as pas l'air d'être un tyran, toi... Qu'as-tu?

CHARLES II, *ému.*

Non, tu vois que tout en moi s'y refuse; va, tu appartiens à mon camarade, nous nous verrons une autrefois.

JUDITH.

Adieu, je ne manquerai pas de dire à Betty combien vous lui êtes fidele. Oh! elle eſt bien digne d'être la favorite: je n'en murmure point.

SCENE IV.

CHARLES II, *ſeul.*

Elle a fait un geſte qui a porté au fond de mon ame une émotion profonde; allons, remettons-nous; je ſens que j'ai beſoin d'un moment de repos pour effacer ce que je viens de ſentir. *Tu n'as pas l'air d'être un tyran, toi...* Quels mots! (*Il s'éloigne en prononçant ces mots lentement, & dans une réflexion triſte*).

Fin du ſecond acte.

ACTE

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ROCHESTER, BETTY.

BETTY.

NE m'avez-vous pas fait ſigne, monſieur, que vous aviez à me parler en particulier ? je ſuis retenue.... L'ordre & la décence....

ROCHESTER.

Il ne s'agit pas de cela : où eſt ton amant ?

BETTY.

Auprès de Judith, je penſe ; & je crois qu'il ſupporte patiemment mon abſence.

ROCHESTER.

Un mot donc en confidence.

BETTY.

Parlez, je vous écoute.

ROCHESTER.

Dis-moi franchement ; pourrois-tu voler une bourſe auſſi adroitement que tu voles un cœur ?

BETTY, *étonnée.*

Que ſignifie ce langage ?

ROCHESTER.

Mot-à-mot, au pied de la lettre.

BETTY.

Fi ! je ne ſais point cela ; je ne ſaurois même en ſupporter l'idée.

ROCHESTER.

Eh ! pourquoi pas ? ce vol n'eſt pas plus difficile que l'autre.

BETTY.

Mais quand je prends un cœur, je donne

en retour le mien, ou tout au moins ma perſonne; cela ſe reſſemble par fois. Enfin, ce n'eſt pas un ſi grand mal que de s'expoſer à ſe faire pendre.

ROCHESTER.

Innocente! comme ſi le vol & la potence étoient inſéparables.

BETTY.

Au moins, ils ſe touchent de bien près, & ſouvent ils s'accordent.

ROCHESTER.

Tu as des ſaillies, à ce que je vois.

BETTY.

Cela t'étonne; il n'y auroit de l'eſprit ici bas que pour toi. Oh! oui, un mois ſeulement à l'école de milord Rocheſter, & je crois que je pourrois faire auſſi des vers.

ROCHESTER.

Eh! comment, cousine, me connois tu?

BETTY.

Tu aurois dû t'en appercevoir, puisque je me méfie de ta parole.

ROCHESTER.

Oh! tu peux te fier à moi pour cette fois; il s'agit d'un projet heureux & dans tous les sens possibles, je te le jure devant Dieu.

BETTY.

Acheve le serment, & je ne te croirai pas.

ROCHESTER.

Que diable! écoute-moi donc.

BETTY.

Je crois que je ferois mieux de ne pas t'entendre.

ROCHESTER.

Par mon ame, voilà qui est singulier;

j'ai fait mille tours déplaiſans ou libertins, avec la plus grande facilité ; & maintenant qu'il s'agit d'une bonne action, la premiere que je tente, je rencontre des obſtacles.

BETTY.

C'eſt une bonne action, à ce que dit milord Rocheſter, que de voler une bourſe.

ROCHESTER.

Sais-tu à qui tu dois la voler ? à l'homme que je t'ai amené, & qui doit cette nuit partager ton lit.

BETTY.

Eh ! pourquoi exiges-tu cela de moi ?

ROCHESTER.

Parce que c'eſt une gageure, une gageure importante : cet homme eſt un ladre, un vilain, un pince-maille qui vient dans un lieu de plaiſir pour la premiere fois de

ſa vie, mais après avoir long-temps calculé, ſupputé ce qu'il lui en coûteroit pour une jouiſſance; il voudroit avoir toute une nuit une beauté appétiſſante, manger à table comme quatre, & que cela ne lui coutât rien : contraint à débourſer, il paie alors en matelot. Son fort eſt d'attraper le plus qu'il peut les filles; il s'en fait gloire; tantôt il leur promet des préſens & leur manque de parole; tantôt il leur offre de les produire & les abuſe par des menſonges; bref, c'eſt une bonne œuvre que de corriger un avare de cette trempe, qui vole ſans ſcrupule le plaiſir qu'il a marchandé; & comme cette leçon lui eſt néceſſaire, elle lui fera du bien, car il eſt homme à décamper ſans bruit demain matin, quand tu te ſeras endormie, laſſe de tes careſſes....

BETTY.

Parles-tu ſérieuſement?

ROCHESTER.

Très-ſérieuſement. Il lui faut une leçon;

te dis-je, & dont il ſe ſouvienne. Pour que tu n'en doutes pas, regarde ce billet de banque de cinquante livres ſterlings; apporte-moi demain ſa bourſe, je prends le tout ſur moi; je lui rendrai ſa bourſe, comme tu peux bien penſer, après m'être moqué de lui largement, & le billet de banque ſera pour toi. Que je ſois damné s'il t'en arrive le plus léger dommage.

BETTY.

Certes! ſi j'accomplis ce que tu me recommandes, voilà le premier vol que j'aurai fait de ma vie. J'accorde, mais je ne vole point cependant, puiſque c'eſt une plaiſanterie.

ROCHESTER.

Pure plaiſanterie!

BETTY.

Que tu es libéral, & qu'il faut toujours

vouloir ce que tu veux ! je confens de m'y prêter, pourvu que ma probité ne foit pas trop long-temps compromife.

ROCHESTER.

Ce n'eft qu'un jeu. Fais cela, & je te promets pour demain des boucles d'oreilles à la mode, que je t'attacherai moi-même ; le tour ne paffera pas vingt-quatre heures... Mais voici maman qui vient ; qu'elle ne fache pas un mot de tout ce que nous venons de dire : il faut néanmoins que je l'avertiffe d'être fur fes gardes avec cet étranger...... Adieu ! charmante créature ! fois adroite autant que tu es belle : la bourfe & la montre, entends-tu bien ?

BETTY.

Auffi la montre ! il n'en coûtera pas plus, foit : mais ne vas point me laiffer dans certain embarras.

ROCHESTER.

Compte fur moi..... Je réponds de tout.

SCENE II.

ROCHESTER, SARA HARDINGS.

SARA HARDINGS.

On ne finit pas avec ces coëffeuſes & ces bouquetieres; toujours des flots d'argent pour ces onze mille non-vierges......
Eh bien! eſt on bien chez moi, monſieur? oui, car vous y revenez. Toutes mes filles ici jouiſſent d'une ſanté parfaite; c'eſt ce que je puis vous aſſurer; car, à la plus légere indiſpoſition, elles ſont enfermées dans la ſalle de continence, & elles n'en ſortent plus. J'ai d'ailleurs un praticien expérimenté qui me répond des plus novices. Tout cela coûte; mais auſſi la roſe eſt ſans épines.

ROCHESTER.

Voilà un bon répondant que le prati-

cien, s'il n'eſt pas le premier dans le cas de la plainte.

SARA HARDINGS.

Ma maiſon eſt bien réglée, monſieur; la loi du bain, la défenſe des chaufferettes, telle eſt la diſcipline conſtante.

ROCHESTER.

Admirable!

SARA HARDINGS.

L'amour, pour récompenſe de l'avoir bien ſervi dans ma jeuneſſe, m'a conſervé le goût du plaiſir, non plus pour en donner par moi-même, mais pour m'intéreſſer à celui des autres. J'héberge les amours, je ſers la ville de Londres, en mettant à l'abri des attaques téméraires la pudeur des femmes chaſtes, elles s'élevent avec fureur contre nous.

ROCHESTER.

Elles ont raiſon : la bouche qui jeûne doit déclamer contre la bonne chere.

SARA HARDINGS.

Elles ont tort, ſi elles ſont véritablement chaſtes.

ROCHESTER *riant.*

Je ne m'attendois pas à trouver en toi tant de raiſonnement.

SARA HARDINGS.

Je crois que je ſers la patrie. Ici, l'homme le plus indécis ou le plus volage peut donner carriere à ſon inconſtance ; tous ſes goûts ſont ſatisfaits ſucceſſivement : attraits précoces, beautés mûries par l'expérience ou les années, blondes attendriſſantes, amuſantes brunes ; les objets que je puis

offrir ſont auſſi variés que les caprices humains. Les voulez-vous parées comme Junon, ou dans le déshabillé des Grâces ? on prendra, à votre gré, ces différentes formes ; il ne faut ni ſtratagêmes ni violence pour s'introduire chez nos belles ; notre maiſon n'eſt fermée qu'à l'indigence ou à l'avarice : avec un peu d'or, tout vous rit, tout vous tend les bras ; point d'époux, de meres, ou de ſurveillans incommodes : votre maîtreſſe vous attend pour ſe donner à vous ſans réſerve, & tous vos momens ſont les ſiens. On ne connoît pas ici les petits ſoins, ces aſſiduités, ces fadeurs, ce mél nge ennuyeux, qui file les éternelles journées des amans vulgaires, ni ces refroidiſſemens, ces ruptures, ces explications qui conſument les jours d'une oiſive & folle jeuneſſe, mais qui ne doivent point occuper des hommes nés pour remplir les devoirs de la ſociété.

ROCHESTER.

Tu es vraiment éloquente : les gens d'eſ-

prit ſont preſſés de vivre & de jouir. Cette philoſophie eſt cachée dans le cœur de tous les hommes; mais bien peu oſent l'avouer.

SARA HARDINGS.

Je renvoie les hommes à leur poſte, parce qu'ils ſe doivent, avant tout, à leurs emplois, à leurs talens. Ici, ils ne ſont point aſſervis à des caprices étudiés; ſagement avares du temps, ils y trouvent cette aiſance qui leur plaît, & cette franchiſe qui les étonne.

ROCHESTER.

Tu as fait une ſage réflexion : ce lieu-ci n'eſt fermé qu'à l'avarice. Hé bien ! je ne veux pas te tromper; il s'eſt gliſſé ici un avare, un avare renforcé.

SARA HARDINGS.

Qui ?

ROCHESTER.

C'eſt mon camarade.

SARA HARDINGS.

Ce n'eſt donc pas un homme de la cour ?

ROCHESTER.

Si fait. Viendrois-je ici avec un homme qui ne ſeroit pas d'un rang diſtingué ?

SARA HARDINGS.

Toi ! comme ſi je n'avois pas vu (malgré ta dignité de lord & de pair du royaume), ton excellence fraterniſer avec tes valets, lorſque tu en avois beſoin.

ROCHESTER.

Oh ! je laiſſe toujours l'orgueil expirer ſur le ſeuil de la porte ou du ſanctuaire des plaiſirs.

SARA HARDINGS.

Mais revenons à ton camarade; eſt-il riche ou non?

ROCHESTER.

Quand je ſerois multiplié par quatorze, encore n'atteindrois-je pas à ſon poids d'opulence!

SARA HARDINGS *ſtupéfaite.*

Oui-dà!

ROCHESTER.

Cependant, ſois ſur tes gardes avec lui.

SARA HARDINGS.

Pourquoi?

ROCHESTER.

Parce qu'il goûteroit une joie infinie à t'efcamoter l'argent qui t'eft dû. Je l'ai vu quelquefois fauter par la fenêtre, & s'en aller ainfi plutôt que de payer, content d'avoir eu *gratis* une nuit voluptueufe.

SARA HARDINGS.

Mais c'eft là un monftre ! Oh ! cela ne réuffiroit pas chez moi, fur-tout après lui avoir donné la plus jolie piece de mon magafin, un morceau fin.

ROCHESTER.

Te voilà bien avertie.

SARA HARDINGS.

Oh ! je fermerai les volets, & j'aurai l'œil fur la porte.... Mais où vas-tu ? je voudrois bien te préfenter deux ou trois minois qui ne font pas inférieurs à Betty.

ROCHESTER.

ROCHESTER.

Quand tu animerois pour moi la *Vénus-Médicis*, je ne me ſens pas d'humeur aujourd'hui; j'ai quelque choſe en tête.

SARA HARDINGS.

Oh! malheur, malheur! le monde va finir.

ROCHESTER.

Pourquoi ces exclamations, vieille extravagante!

SARA HARDINGS.

C'eſt demain le jugement dernier le lord Rocheſter ſort de chez moi tout auſſi innocent qu'il y eſt entré.

ROCHESTER.

Eh bien! je me raviſe. Depuis long-temps

tu m'as promis de me faire voir tout ton troupeau, là raſſemblé ſous mon coup-d'œil, & de m'admettre, bien caché, aux plaiſantes harangues que tu lui fais par fois. Tu dois me récompenſer en outre de l'avis que je viens de te donner; car ſans moi tu aurois pu te laiſſer tromper. En qualité d'obſervateur, il me tarde de bien connoître, ſous le rideau, le langage de tes chaſtes prêtreſſes, dépouillé de tout artifice.

SARA HARDINGS.

Volontiers; & je ne manquerai pas de les prêcher, car j'ai chaque jour quelque remontrance à leur faire. Tu pourras aſſiſter au comité de nos nymphes. Paſſe dans ce cabinet voiſin; de là tu pourras tout entendre & tout voir par une petite fente qui ſe trouve à la cloiſon.

ROCHESTER *entrant dans le cabinet.*

On a toujours de la curioſité, quand on ſe ſent quelque penchant à la malice.

SARA HARDINGS *le pouſſant dans le cabinet.*

En ce cas, tu dois être le plus curieux des hommes.

SCENE III.

SARA HARDINGS, TROUPE DE FILLES.

SARA HARDINGS *appelant.*

VENEZ, meſdemoiſelles.

Les Filles entrent & ſe rangent en cercle.

Je vous ai recueillies toutes nues, vous le ſavez; vous n'en avez pas plus de reconnoiſſance; cependant, après les ſoins

que j'ai pris de votre coëffure, de votre chauſſure, de votre habillement, vous devriez faire aux ſpectacles preſqu'autant de conquêtes qu'il y a de ſpectateurs; mais s'il y a un petit fat dans l'aſſemblée, c'eſt ſur lui que tombent vos regards. J'ai beau vous dire que vous n'avez point de rivales plus dangereuſes que ces mignons de la nature, qui veulent uſurper ſur vous l'empire de la beauté, & qui ne paient qu'en madrigaux, vous les chériſſez de préférence. Vous devriez rougir de dépit de voir vos appas effacés par les leurs. Ils vous traitent cavaliérement, & vous les écoutez; ils vous voient avec une diſtraction inſultante, & cela ne vous empêche point de leur faire des mines. *Qu'il eſt beau!* dites-vous en vous-mêmes. Ils ont fait cependant tout ce qu'il falloit pour déplaire, & vous n'êtes point offenſées. Oh! têtes ſans raiſon! Ils ſont bien en droit de dédaigner vos charmes & votre foibleſſe, d'abuſer de leurs avantages, de ne plus détourner

les yeux d'un miroir où vous n'ofez plus vous regarder en leur préfence, & il faut que je fois le témoin de ces fcenes! ils n'ouvrent la bouche que pour faire la fatyre de toutes les courtifannes, & vous ne favez pas leur répondre : bientôt vous ferez confondues avec les danfeufes, ou avec celles qui fe livrent aux fatigues journalieres de la déclamation. Je vous avertis, mefdemoifelles, que j'en ferai fauter quelqu'un par les fenêtres, que ma porte leur fera fermée, c'eft ma réfolution. Fuyons ces ennemis de notre fexe : je vous renouvelle donc l'ordre qui vous défend qu'aucun d'eux ne vienne vous furprendre au lit.

UNE FILLE.

Quel arrêt !

UNE AUTRE FILLE.

Il eft foudroyant.

SARA HARDINGS.

Prenez garde : l'amour, enfant de l'abondance, eſt bientôt étouffé par la miſere. Qu'une imbécille paſſion n'aille pas dérober au public des ſujets qui lui appartiennent, & n'allez pas lui faire des infidélités : c'eſt la multiplicité des amans qui fera votre fortune ; tous ces petits goûts particuliers que vous vous permettez, ſont l'écueil le plus redoutable ; puis la galanterie dont vous faites profeſſion, n'eſt pas toujours un art aiſé où l'on réuſſiſſe ſeulement avec de beaux yeux & de la jeuneſſe.... Allez, Caroline, mettez-vous ſous les armes pour recevoir un pontife : vous ſavez que ces perſonnes ſacrées ſont encore plus recherchées dans leurs plaiſirs que les autres hommes. Ainſi, que votre déshabillé ſoit ſupérieurement entendu ; & vous, Amaranthe, voilez votre gorge, & n'en laiſſez voir juſtement que ce qu'il en faut pour faire envier le

reſte.... Vous, Roſe, vous avez l'air d'une petite furie. Pourquoi ce teint enflammé? Je ſoupçonne : nous veillerons là-deſſus... Je ne ſais ce que vous faites, meſdemoiſelles, mais vous n'avez point cet air de fraîcheur que le ſommeil laiſſe ſur des attraits repoſés. Qui vous agite? qui peut vous agiter? La froideur doit régner dans votre cœur, car il doit être à l'épreuve de toute émotion profonde; ne ſoyez pas de ces tendres imbécilles qui ſacrifient encore à l'amour dans le temple de la fortune. Songez au temps où les rides ſe logeront ſur votre front; tremblez de déplorer alors dans une triſte indigence, l'oubli que vous aurez fait des faveurs de Plutus. Cherchez donc aujourd'hui ceux qui font de la dépenſe; ils ne ſont pas moins tendres que les autres, & ſachez tirer de votre condition tous les agrémens qu'une jolie figure procure à celle qui les cherche. Prenez-y garde : ſi vous donnez, vous n'aurez plus de prix; il faut recevoir. Laiſſez à la vieilleſſe

& à la laideur ces générosités qui les rendent encore plus hideuses. Je vous le répete, un jour viendra que vous chercherez en vain dans votre miroir ce teint, cette vivacité, cette fraîcheur que mes soins avoient conservés. Ils seront éteints ces yeux autrefois si vifs, si tendres, si passionnés ! Appliquez-vous à découvrir les ravages imperceptibles que le temps fait chez vous chaque jour. L'art commence où finit la nature, & c'est à vingt-cinq ans qu'une femme habile doit recommencer à vivre & à plaire !

SCENE IV.

CAROLINE, ROSE, CLARY, AMARANTHE, TROUPE DE FILLES, *qui s'asseyent & causent en cercle.*

CAROLINE.

Elle voudroit, la gaupe, que nous fussions les plus intéressées coquines de l'univers.

ROSE.

Tous nos péchés réunis ne contrebalanceroient pas ceux qu'elle commet pendant un ſeul mois.

CLARY.

Quand ſortirai-je d'ici ? Il me tarde de n'être plus une victime dévouée à la brutalité, au caprice & à la tyrannie des hommes. Celui qui paie, achete le droit de nous faire ſentir ſes dédains, même au milieu de ſes careſſes, de mêler les rebus aux deſirs, & l'outrage à la plus ardente paſſion.

AMARANTHE.

Oui ! ils viennent à nous avec un front couronné des riantes fleurs du printemps, & ils n'apportent dans le ſein des amours que les glaces des hivers.

ROSE.

Que de figures agréables & trompeuſes!

ce ſont des vieillards de trente ans qui ont ceſſé d'être hommes pour s'être trop hâtés de l'être.

AMARANTHE.

Ah ! ſi l'homme n'a jamais qu'une certaine meſure de forces, j'aime mieux celui qui les emploie toutes à-la-fois ; qu'il s'épuiſe, qu'il me laiſſe retomber, pourvu qu'il m'ait une fois élevée juſqu'aux cieux.

UNE AUTRE FILLE.

Moi, je ris de celui que la débauche amene ici, car il ne ſait pas qu'il fait ſeul tous les frais d'un plaiſir que je ne partage point.

UNE AUTRE.

Pour moi, faut-il le dire ? plus je me ſuis détachée des hommes, plus j'ai pris de goût pour mon métier... Il eſt quelquefois ſi plaiſant !

UNE AUTRE FILLE.

Moi de même. Quand je ſuis parvenue

à n'aimer plus rien, ce que je diſſipois en tendreſſe a tourné au profit de ma complexion.

UNE AUTRE.

Je ſuis devenue paſſionnément amoureuſe d'un homme que je n'ai vu qu'une fois: c'étoit Alcide ſous les traits d'Adonis... Eh bien! je ne l'ai plus revu : cela n'eſt-il pas déſolant? J'y rêve ſouvent.

UNE AUTRE FILLE.

Ah! ſi j'avois ſu ce que je ſais aujourd'hui, j'aurois bien profité de l'aveuglement d'un certain homme qui m'idolâtroit; mais je ne voyois alors que le préſent; ma vue n'alloit jamais au-delà, & je diſputois de diſſipation avec lui; tous deux nous aurions tari un fleuve d'or. Un an d'ivreſſe & d'enchantement mit fin au plus beau ſonge du monde.

UNE AUTRE.

Il faut vivre avec les hommes comme

en pays ennemi ; notre fortune eſt dans nos charmes, & ces avantages nous ont été donnés par la nature comme un dédommagement de la rigueur du ſort, & pour nous aider à le corriger.

(*On entend la voix de Sara Hardings*).

CAROLINE.

C'eſt la voix de la doyenne. Vous ſavez que je ſuis votre gouvernante : allons vîte nous rendre au ſallon.

AMARANTHE.

Quel métier ! que d'avoir à conſerver des appas deſtinés à être la proie du premier inconnu. (*Elles ſortent*).

SCENE V.

ROCHESTER, *ſortant du cabinet.*

JE viens d'en apprendre plus en un quart-d'heure que les femmes ne m'en au-

roient dit pendant dix années.... Elles causent dix fois plus librement que ne font les hommes... Féconde découverte !

Fin du troisieme acte.

(Le lendemain).

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CHARLES II, BETTY.

(La ſcene eſt dans un ſallon).

CHARLES II, *à Betty.*

Oui, charmante créature, inépuiſable tréſor de grâces & d'attraits, je te le jure, & tu peux m'en croire ; j'ai paſſé pluſieurs nuits voluptueuſes, mais je te ſuis redevable de la plus délicieuſe de toutes.

BETTY, *lui donnant un baiſer.*

Un tel éloge mérite un tel remerciement.

CHARLES II.

Prends ce billet de banque comme une marque de ma reconnoiſſance, & ſois ſûre que la nuit prochaine je reviens ici, & que je t'offrirai tout ce qui peut répondre à tes charmes. J'eſpere que tu me donneras la préférence ſur tout autre, car je ſerai jaloux, tu m'entends, oui, jaloux, juſqu'à ce que je te revoie.

BETTY.

Reviens, je me réſerve pour toi : crois en ce baiſer qui t'en dira plus... Je vois que tu es auſſi généreux qu'aimable. Je te quitte, c'eſt à regret ; mais l'ordre de la maiſon l'exige . . . N'en ſois pas fâché.

CHARLES II, *l'embraſſant.*

Adieu, miracle.

BETTY, *à part.*

Tu ne trouveras donc pas que tu l'aies payé trop cher : j'ai de quoi ſatisfaire Ro-

chester & il sera mon protecteur. (*Sara Hardings entre*).

SCENE II.

CHARLES II, SARA HARDINGS.

CHARLES II.

Tu viens à propos, maman ; il est temps que je pense à mon départ, & que je m'informe de ma dette. Cette fille m'a enchaîné ; elle a prodigieusement retardé ma retraite ; elle est vraiment séduisante ! Mais où est sir Falkland, mon camarade ?

SARA HARDINGS.

Il y a deux heures qu'il est parti.

CHARLES II.

Parti depuis deux heures ? Cela est bien étonnant ! Eh ! pourquoi donc sans moi ?

SARA

SARA HARDINGS.

Il vous ſouhaite bien le bon jour, & dit qu'il vous apprendra de bouche le motif de ſon départ précipité.

CHARLES II.

Soit. Eh bien donc je te dois.... (*Il met la main dans ſa poche*).

SARA HARDINGS.

C'eſt une bagatelle.... Pour le punch, la chambre, le repas, la muſique, la chemiſe parfumée, le lit & le reſte, dix-neuf guinées huit ſchelings... Votre camarade m'en a donné tout autant, & en me comblant de politeſſes.

CHARLES II, *après avoir cherché dans ſes poches.*

Dieu me damne ! voilà une ſinguliere aventure ! Je jurerois bien que je l'avois

avec moi, & je ne la trouve nulle part ; & ce fripon de Rochester qui a eu la maudite fantaisie de s'évader.... Maman, mon camarade est-il réellement parti?

SARA HARDINGS.

Eh! pourquoi vous le dirois-je, si cela n'étoit pas vrai?

CHARLES II, *à part, après avoir fouillé pour la troisieme fois dans ses poches.*

C'est le plus fâcheux accident qui pût m'arriver. Il faudra que je demande crédit à cette créature.

SARA HARDINGS, *à part.*

Sur mon ame, je crois que Rochester a dit une fois la vérité. Ne diroit-on pas que cet avare cherche les guinées dans les coutures de son habit?

CHARLES II, *à part.*

Point de bourse ; je ne trouve rien.

haut.) Maman, j'ai une plaiſante queſ-tion à te faire.

SARA HARDINGS, *d'un ton bruſque.*

Voyons, de quoi s'agit-il ?

CHARLES II.

C'eſt dix-neuf guinées que je te dois ; & que je te paierai bien volontiers. En as-tu beſoin en ce moment-ci ?

SARA HARDINGS.

Je ne vous cacherai pas que j'ai compté là-deſſus ; aujourd'hui je paie mon terme & le parfumeur... Voilà ſon mémoire.

CHARLES II.

Ce ſoir tu recevras vingt-cinq guinées.

SARA HARDINGS.

Oh ! oh ! l'intérêt eſt bien fort.... (*à part*). C'eſt un ſtratagême de vilain.

(*haut*). L'usure est défendue ; d'ailleurs je tiens pour le proverbe : mieux vaut le moineau dans la main, que le pigeon qui vole.

CHARLES II, *riant, à demi fâché.*

C'est-à-dire, que tu aimes mieux avoir de l'argent sur la minute.

SARA HARDINGS.

Oui, il me faut cet argent... Je ne saurois m'en passer, ni attendre.

CHARLES II.

Si je pouvois aussi deviner comment il s'est fait que j'aie oublié ma bourse chez moi, je serois moins étonné.

SARA HARDINGS.

Eh ! c'est la premiere chose à quoi il faut penser quand on vient ici... Vous me pardonnerez, monsieur, si je ne laisse

point ſortir de chez moi un homme qui a ſi peu de mémoire, car il pourroit fort bien oublier de revenir.

CHARLES II.

Mais que diable, maman, j'eſpere pourtant que tu me prends pour un honnête homme.

SARA HARDINGS.

Fort honnête homme, mais très-oublieux : & je prétends avoir ce que Dieu & mon droit me donnent.

CHARLES II.

Je penſe à un moyen. Betty me prêtera peut-être, puiſque tu ne veux pas attendre.

SARA HARDINGS.

Betty ! je ne ſais pas.

CHARLES II.

Je lui ai donné un billet de banque de trente guinées.

SARA HARDINGS, *secouant la tête.*

De trente guinées! vraiment c'eſt bien généreux envers elle.

CHARLES II.

Va lui dire que je la prie de m'en prêter vingt, & que ce ſoir je les lui rendrai au double.

SARA HARDINGS.

J'y vais; mais monſieur me pardonnera ſi je prends d'abord mes précautions.... (*à part*). Tu ſeras enfermé, maudit avare, & tu feras là toutes tes réflexions... (*Elle ſort, & ferme la porte à la clef*).

SCENE III.

CHARLES II, *seul, se promenant à grands pas.*

JE suis sous la serrure ! par mon ame, voilà une nouvelle situation pour le souverain des trois royaumes. Enfermé chez une appareilleuse, de peur que sa royauté ne s'évade, & ne s'évade pour dix-neuf guinées ! & encore la vieille sorciere en a complettement le droit. Ah ! quand je serai sorti d'ici, je donne ma parole de chevalier.... Suis-je donc, dès le berceau, destiné à des revers de l'espece la plus bizarre. Je me suis sauvé, à grand'peine, à travers mille périls, déguisé tantôt en bûcheron, tantôt en valet ; un embarras honteux, tel que celui où je me trouve, m'étoit encore réservé ; & si Betty ne vouloit pas... Que ferois-je ?... me découvrir ... Jamais. Probablement Rochester

reviendra. Cependant comment devineroit-il ?... Quelle maudite aventure ! & dans quelle maiſon me ſuis-je haſardé !.... Ah ! je jure bien qu'on ne m'y rattrapera plus.

SCENE IV.

CHARLES II, SARA HARDINGS.

CHARLES II.

EH bien ! maman, finiſſons-nous ? Betty ſans doute vous a donné...

SARA HARDINGS.

Betty eſt ſortie.

CHARLES II.

Sortie ! vêtue comme elle étoit ; cela eſt impoſſible.

SARA HARDINGS.

Au moins eſt-il poſſible qu'elle penſe

que ce qui eſt donné eſt donné, & que c'eſt folie de le rendre.

CHARLES II.

Bien, ce trait-là. Je devois m'y attendre... Ah, Betty!

SARA HARDINGS.

Mais monſieur n'auroit peut-être pas beſoin d'emprunter, s'il vouloit s'acquitter loyalement. Au défaut d'argent, je prendrai bien un gage. Vous avez ſans doute une montre?

CHARLES II.

Une montre? cela eſt vrai. La voici. (*Il ſe fouille*). Rien! ma confuſion redouble.

SARA HARDINGS.

Ah! qu'eſt-ce donc?... Elle eſt auſſi oubliée, la montre!

CHARLES II.

Non, non, je ſais très-bien que je

l'avois ; on me l'a volée, cela ne peut pas être autrement.

SARA HARDINGS.

Volée ! comment ! un insolent qui m'outrage, afin de jetter la faute sur moi, sur mon honneur, sur ma maison ! (*Le poing sur les hanches*). Monsieur sait-il où il est ?

CHARLES II, *riant.*

Vraiment, si je ne le savois pas !

SARA HARDINGS.

Vous êtes chez une honnête femme, entendez-vous ? qui paie son loyer, & sans retard ; chez une femme irréprochable, qui n'a jamais comparu devant le juge de paix ; qui tous les mois acquitte fidélement les mémoires du coëffeur, du tailleur & du traiteur ; qui n'a aucune dispute avec les maîtres de musique ; de-

danse & de bonnes graces, & dont jamais personne n'a eu sujet de se plaindre.

CHARLES II.

Qui est-ce qui cherche à se plaindre? Mais pourtant ma bourse & ma montre ont disparu.

SARA HARDINGS, *criant.*

Je ne souffrirai pas cette accusation, je vous en avertis. Vous, déshonorer ma renommée! tudieu!... On ne sauroit être plus sûr dans sa propre maison que chez moi... A la vérité, il y a certains avares, (je ne nomme personne) qui veulent voir les filles & ne pas payer; certains vilains qui volent les carresses qu'on leur fait, qui s'accommoderoient d'une laveuse d'écuelles, si elle ne leur coûtoit rien; qui ne paieroient pas seulement le blanchissage des draps... Enfin, aussi vrai que j'existe, quiconque dira qu'il s'est perdu chez moi une épingle, de mes propres mains je lui arracherai les yeux.

CHARLES II.

Doucement, doucement; ne t'échauffe pas tant.

SARA HARDINGS.

Eh! qui ne s'échaufferoit? Je vous livre un morceau de roi, & vous agiſſez comme un goujat. Apprenez, monſieur, que j'ai toujours reçu ici les jeunes gentilshommes fidélement & honnêtement. Ils me conſidérent, je vous en donnerai des preuves; car je ſaurai me faire juſtice, & vous reſterez enfermé ici ſous la clef au pain & à l'eau, juſqu'à ce que j'aie vu de votre monnoie.

CHARLES II.

Ah!

SARA HARDINGS.

Nous avons, dieu merci, un bon roi qui nous protege particuliérement.

CHARLES II.

Vraiment ! Vous protege-t-il ?

SARA HARDINGS.

Je vous en réponds ! il veut que les ſujets qui ſoignent les plaiſirs du public ne ſoient pas moleſtés ; il fait grand cas de l'amour & des filles ; il ſait combien elles ſont néceſſaires à la république, & lui-même, dit-on, n'eſt pas ennemi du plaiſir, ni de la bonne chere. Dieu conſerve le roi !

CHARLES II, *ſe promenant.*

Voilà un bel éloge !

SARA HARDINGS.

Qu'eſt-ce que monſieur murmure entre ſes dents ? Vous ne voulez pas dire avec moi, *Dieu conſerve le roi* ! Croyez-vous que je mente ? Oh ! vous avez beau vous montrer opiniâtre à ne point me payer,

il me faut mon argent ou un effet valable, ſans quoi, je vous le déclare, vous ſerez empriſonné, & vous jeûnerez ici tout au moins la quinzaine.

CHARLES II.

Cette femme a le diable au corps. C'eſt à coup ſûr une couſine de Cromwel. (*Il apperçoit ſa bague*). Ah! que vois-je? quelle eſt ma diſtraction? n'ai-je pas cette bague. (*haut*). Eh, maman! ſois tranquille.... me voici hors d'embarras! Tiens, prends cette bague, & dans un quart-d'heure tu la rendras à celui qui t'apportera tes vingt guinées; mais ne la remets point à d'autres qu'à mon commiſſionnaire, car la bague eſt de prix.

SARA HARDINGS, *en la conſidérant avec méfiance.*

Oui... je ne ſais... cela ſe peut... Les pierres ſont aſſez groſſes; mais rarement de groſſes pierres ſont-elles fines. Il en faut beaucoup alors pour faire dix-neuf gui-

nées. Qui n'a ni montre ni bourſe, n'a point de bague d'un ſi grand prix.... Sont-ce des diamans ou des topazes ?

CHARLES II, *impatienté.*

Eh quoi ! à votre âge ne connoiſſez-vous pas les brillans ?

SARA HARDINGS.

Non. Je ne me connois qu'aux pieces trébuchantes & aux filles. On n'entretient point celles-ci avec des verroteries : il leur faut des jupes, des bonnets, des bas blancs, des ſouliers, des gants... Quant à cette bague, elle me paroît trop belle, & je ne m'en ſoucie guere.

CHARLES II, *preſque en fureur.*

Montre-là à quelqu'un qui s'y connoiſſe, & l'on te dira qu'elle vaut plus de ſoixante fois ton ſalaire.

SARA HARDINGS, *ſecouant la tête.*

Soixante fois ! c'eſt beaucoup. Plus de

ſoixante fois ! Ça doit faire, en ſuppoſant que cela ſoit, une belle ſomme. Mais attendez, monſieur ; je ſaurai bientôt ſi cela eſt vrai : mon plus proche voiſin eſt un jouaillier; je vais le trouver, il eſtimera la bague.

CHARLES II.

Quoi ! tu ne peux pas la garder, & m'en croire ſur ma parole ?

SARA HARDINGS.

J'en ferai la démarche ; mais ſi vous me trompez, vous vous en repentirez. (*Elle ſort en menaçant le roi*).

SCENE V.

CHARLES II, *ſeul, ſe jettant dans un fauteuil, & gardant le ſilence.*

VIT-ON jamais un monarque plus déteſtablement contrarié, & réduit encore à ſe taire ?

taire ? Je ne puis commander à cette infâme, qui me verrouille dans un lieu où la proftitution & le vol fe donnent la main. Ah, Charles ! ton futur biographe, de quelle maniere taillera-t-il fa plume pour rendre cette journée-ci ? J'ai été fur le point de me découvrir, & de montrer la phyfionomie du roi à la place de celle... Mais qu'eft-ce qu'un roi fans gardes ? Il eft toujours roi, mais fes fujets ne le reconnoiffent plus ... Ce coquin de Rochefter ne devroit-il pas deviner qu'à cette heure je ne dois plus être ici ? (*Il va tâter la ferrure*). Elle eft ma foi à double tour. (*Une horloge fonne*). Voilà l'heure du confeil !... C'en eft trop ! mais ne feroit-ce pas un piége que mes ennemis m'auroient tendu ? Je n'ai rien éprouvé de plus cruel depuis l'aventure du chêne (1). (*Se pro-*

(1) Charles II fut obligé de fe cacher pendant toute une nuit dans le creux d'un chêne, pour échapper aux pourfuites de fes ennemis, après

menant d'un air agité). Charles! Charles! tu aurois mieux fait de coucher cette nuit avec la reine! elle t'en auroit ſu gré, & tu ne te trouverois pas dans une ſituation pénible, humiliante. Si le devoir conjugal eſt un peu triſte, il n'entraîne pas du moins la honte, l'embarras où je me trouve: après m'être tiré de tant de mauvais pas, me voici dans une poſture où je ne ſaurois me nommer.... Oh! qu'eſt-ce roi ſans bourſe? Mais j'entends pluſieurs voix.

---

la bataille qu'il perdit près de Worcheſter, contre l'armée de Cromwel, le 3 ſeptembre 1651.

Tous les ans on célebre une fête en Angleterre, en mémoire du roi Charles II, lorſqu'il eut le bonheur d'échapper à ſes ennemis après la bataille ſuſdite. On porte ſur le chapeau ou à la boutonniere, une branche de feuilles de chêne dorée. Ce ſont les royaliſtes qui obſervent cette cérémonie.

SCENE VI.

(La porte s'entrouvre & l'on apperçoit sur le pallier Sara Hardings & le Jouaillier).

CHARLES II, SARA HARDINGS, LE JOUAILLIER.

SARA HARDINGS, *au Jouaillier.*

QUAND je vous le dis, quand je vous le jure !

LE JOUAILLIER.

Vous avez beau le dire & le jurer, je n'en crois rien ; le possesseur d'une telle bague n'avoit pas un sol dans sa poche ! impossible. Je vous assure qu'elle est d'un tel prix qu'elle ne peut appartenir qu'à une tête couronnée ; ainsi l'homme qui est là dedans, est à coup sûr un voleur.

CHARLES II, *sur le devant du théâtre.*

Ah ! bon ; ceci manquoit.

SARA HARDINGS *faiſant entrer le Jouaillier.*

Oui, oui, c'eſt un voleur.... Allons il faut l'arrêter ! Tenez, le voilà ! il voudroit ſe cacher ; regardez-le bien, & ſaiſiſſez-le, afin qu'on le mene devant le juge.

LE JOUAILLIER *entrant & reconnoiſſant Charles II.*

Ah ! c'eſt le roi ! c'eſt le roi ! (*s'agenouillant*) Votre majeſté pardonnera-t-elle à ſon très-humble ſujet ?

SARA HARDINGS, *avec exclamation.*

C'eſt fait de ma pauvre ame ; c'eſt le roi ! c'eſt le roi ! A mon ſecours mes enfans. (*toutes les filles accourent*).

TROUPE DE FILLES *qui entrent.*

Quoi ! c'eſt le roi !... Oui, c'eſt le roi !... Voilà le roi !

CAROLINE, *à part.*

Ah! que Betty fut heureuſe.

CHARLES II, *ſe cachant le viſage.*

Comment me dérober!

TOUTES LES FILLES *à genoux.*

Ah! ſire! votre majeſté....

CHARLES II.

Paix, paix! je ne ſuis point ici *majeſté.*

CHŒUR DE FILLES.

Ah! ſire! ſire! ſire! ſire!

CHARLES II.

Paix! encore un coup, taiſez-vous. Je vous défends de me nommer ainſi. Levez-vous toutes. Celui que vous voyez, eſt effectivement *Charles Stuart.* Mais que ce ſoit le roi, c'eſt ce que je vous ordonne d'oublier, & qu'à l'avenir perſonne ne ſe ſouvienne

que l'on m'a vu ici. Retirez-vous, & ſurtout que vos langues ſoient muettes. (*Au Jouaillier*). Voulez-vous bien, pendant une demi-heure, me ſervir de caution pour vingt guinées ?

LE JOUALLIER *s'inclinant.*

Oh ! votre majeſté s'amuſe....

SARA HARDINGS *à genoux.*

Que vais-je devenir ! Quoi ! c'eſt bien-là réellement le roi ? O très-parfaite majeſté, pardonnez à une pauvre malheureuſe imprudente femme....

CHARLES II.

Cela ſuffit, c'eſt déjà pardonné......; Qu'on m'apporte un manteau.

SARA HARDINGS.

Ah ! bonté du ciel ! cela n'eſt pas poſſible, après avoir été ſi groſſiere, ſi inſolente ; mais ſi votre majeſté ſavoit qu'on

ne peut pas deviner un roi réfugié dans ma pauvre maiſon. . . . . .

CHARLES II.

C'eſt bon, c'eſt bon; qu'on m'apporte un manteau, vous dis-je.

SARA HARDINGS *toujours à genoux.*

Je voudrois me couper la langue avec les dents quand je penſe à tout ce que j'ai dit; mais ſi votre majeſté avoit entendu tout ce que ce ſcélérat de lord Rocheſter m'a inſinué. . . . (*Une fille apporte un manteau au roi*).

CHARLES II, *mettant le manteau ſur ſes épaules.*

Quoi! que vous a-t-il dit?. . . Mais non, je ne veux rien ſavoir. . . . Nous ſommes heureux d'ignorer ce que nos courtiſans diſent de nous. (*A l'appareilleuſe*). Vous voyez à préſent que je ne voulois pas vous tromper, & que la bague valoit bien la dépenſe que j'ai faite chez vous.... Quant

au reste, bouche close dans tout votre empire, ou bien les personnes qui soignent les plaisirs du public pourroient bien ne plus se vanter, à l'avenir, de ma protection. (*Enveloppé dans son manteau*). Que personne ne me suive. (*Il sort*).

SARA HARDINGS.

Je crois que le tonnerre est tombé sur moi.

Fin du quatrieme acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CHARLES II, LE CHANCELIER.

(*La scene est dans le palais.*)

LE CHANCELIER, *lui présentant des papiers.*

SIRE, voici des affaires qui n'ont pas été expédiées ce matin au conseil... (*à part*). Combien il est ennemi du travail!

CHARLES II.

Donnez.

LE CHANCELIER.

Votre majesté, sans doute, a été indif-

poſée cette nuit, & nous faiſions des vœux pour que votre ſanté ſe maintînt ferme & vigoureuſe.

CHARLES II, *riant.*

Eh bien! vos vœux, lord, ont été pleinement exaucés... Faut-il encore ſigner cela?

LE CHANCELIER.

Oui, ſire.

CHARLES II.

Tout eſt-il fait préſentement?

LE CHANCELIER.

Voici qu'on vous demande grace pour une coupable qui attribuoit à un autre un vol qu'elle avoit fait.

CHARLES II.

Une voleuſe.... Dois-je pardonner?....

Oui, pardonnons. (*Il ſigne*). Quel eſt cet homme qu'on a mis au pilori ?

LE CHANCELIER.

Sire, c'eſt parce qu'il a compoſé des libelles contre vos miniſtres.

CHARLES II.

Le grand ſot! que ne les écrivoit-il contre moi ?... on ne lui auroit rien fait.

LE CHANCELIER.

C'eſt demain, ſire, qu'on célebre une fête en mémoire du bonheur que vous eutes d'échapper à vos ennemis après la bataille du trois ſeptembre. Que ce bonheur, ſire, vous accompagne dans toutes les circonſtances où votre perſonne ſacrée ſeroit en danger !... Demain, toute la ville célébrera cette fête ſi chere à ſon ſouvenir.

CHARLES II.

Je ſuis ſenſible à cette marque d'affection de mes ſujets.

LE CHANCELIER.

Sire, j'oubliois de vous préſenter un réglement devenu néceſſaire contre les filles publiques.

CHARLES II.

C'eſt bon ; je verrai cela : qu'on me laiſſe. (*Le chancelier ſort*).

SCENE II.

CHARLES II, ROCHESTER, LA DUCHESSE DE PORTSMOUTH, *cachée.*

CHARLES II, *en colere.*

COMMENT, comte, vous oſez vous préſenter devant moi?

(Rochester, *un genoux en terre*).

Charles II.

Je n'ai pas beſoin de vos génuflexions; relevez-vous.

Rochester.

Je m'approche ſans crainte d'un roi qui n'a jamais condamné perſonne ſans l'entendre. Voici la bourſe & la montre.

Charles II.

Comment!

Rochester.

Et mon avocate va paroître.

Charles II.

Qui eſt-ce qui oſera me parler en votre faveur.

LA DUCHESSE DE PORSTMOUTH, *paroît.*

C'eſt moi !

CHARLES II.

Quoi ! vous, ducheſſe....

LA DUCHESSE.

Oui, ſire ; & ſi jamais vous eutes des obligations à Rocheſter, apprenez qu'en aucun temps ſon zele ne s'eſt plus manifeſté pour votre gloire que dans ce qu'il a fait aujourd'hui.

CHARLES II..

Quoi ! madame !

LA DUCHESSE.

Ce qu'il a exécuté, je l'avoue ſincérement, c'eſt par mon conſeil & même à ma priere.

CHARLES II, *étonné.*

Il ſe pourroit?...

LA DUCHESSE.

Votre extrême attachement aux plaiſirs altere en vous les dons précieux de la nature, corrompt vos qualités aimables...

CHARLES II.

Madame, laiſſez-moi le ſoin de me corriger moi-même, j'en aurai plus de mérite & de gloire.

LA DUCHESSE.

D'ailleurs, le ſoin de votre perſonne, qui m'eſt ſi chere, & que vous haſardez ſouvent dans ces parties nocturnes... Comment reconnoître un monarque qui, dans les ténebres, ſe gliſſe par une porte ſuſpecte, & ſe trouve au milieu d'objets que ſon imagination même ne devroit pas apper-

cevoir, tandis que le ſentiment, la plus pure tendreſſe, l'attendent ailleurs.

CHARLES II.

Oh! le ſublime des femmes eſt le raiſonnement metaphyſique ſur les paſſions. J'entends. Vous avez voulu me guérir d'une foibleſſe par un ridicule preſque public, vous avez....

LA DUCHESSE.

J'ai voulu, je l'avoue, vous cauſer un peu d'inquiétude & d'embarras, pour vous éloigner à l'avenir de ces traveſtiſſemens inglorieux, de ces parties dangereuſes, de ces actes aviliſſans; le ſoin de votre vie, de votre honneur...

CHARLES II, *l'interrompant.*

Le ſoin de ma vie, de mon honneur.... Vraiment, ma belle ducheſſe, ſont-ce ces ſoins-là ſeulement qui vous ont fait agir? N'y a-t-il point un peu de jalouſie? dites, n'y entre-t-elle pour rien?

LA DUCHESSE.

Eh! quand cela seroit vrai, sire, pourriez-vous condamner en moi un tel sentiment? seriez-vous fâché que moi, que vos richesses ni votre rang n'ont pu toucher, qui vous aurois cherché dans une cabane champêtre, qui vous aurois aimé sans couronne, je ne veuille point vous partager avec une courtisanne vénale, telle que Betty Malkings.

ROCHESTER, *à part.*

Bonne comédienne! en vérité, qui n'y seroit trompé? comme ces larmes feintes sont naturelles!.... Les femmes nées fausses ne le sont jamais médiocrement.

CHARLES II, *tendant la main à la duchesse.*

Puis-je croire à ce ton plein d'amour? Oui, j'y crois, & je reconnois mon tort. Faisons la paix, Rochester; si votre intention à tous deux fut de me corriger, de

392

me déshabituer de ces folies, que mon aimable duchesse tient pour indécentes, je crois que vous avez réussi pendant les deux siecles d'inquiétudes où la maudite Sara Hardings m'a laissé réfléchir à tout ce qu'auroient pu tenter alors mes nombreux ennemis. Mais que vous importe ce que j'ai pensé.. Vous le devinerez peut-être dans la suite par ma conduite toute contraire.... Encore un baiser, duchesse, pour me dédommager de ce que vous m'avez fait souffrir.

LA DUCHESSE, *l'embrassant.*

Ah! si je pouvois vous en donner un aussi doux que ceux de l'incomparable Betty!

ROCHESTER, *à part.*

Continue, continue sur ce ton, beauté artificieuse; ah! tu sais encore mieux qu'elle dérober les bourses & les bijoux.

FIN.